

LE ZOO DE ROME, MIROIR DU SIÈCLE



Le centenaire zoo de Rome est le cadre d'une drôle d'histoire d'amour et offre matière à méditation sur notre lien aux bêtes. Simone Ramella

Pascal Janovjak » L'auteur, né à Bâle de mère française et de père slovaque, plonge dans la mémoire d'un lieu pour éclairer notre rapport ambigu au monde sauvage.

Inauguré en 1911, le zoo de Rome occupe dix-sept hectares au cœur du Latium, dans l'enceinte du parc de la villa Borghèse. Il s'agissait à l'époque d'affirmer la puissance de l'Italie et ses velléités impériales. C'est un véritable théâtre pour la vie animale qui surgit de l'ambition des architectes et des politiques: fausses roches avec grottes, falaises et escarpements, icebergs entiers, pyramides et grande volière jouxtant lac et forêt... Baroque et décadent, le zoo de Rome sera le témoin du siècle et de ses jeux de pouvoir, tandis que son décor factice souligne la nature fabulatrice des humains. C'est ce que montre avec finesse et poésie Pascal Janovjak dans *Le zoo de Rome*, qui entrelace en brefs chapitres une immersion dans la mémoire du lieu à une étonnante histoire d'amour.

Le roman s'ouvre par l'arrivée à Rome de Chahine Gharbi, architecte algérien réputé, engagé pour réhabiliter les lieux vétustes et désertés: entre corruption et rêves de grandeur, le zoo, démesuré, est un gouffre financier qui n'a jamais rencontré le succès escompté et a failli fermer plusieurs fois. Chahine va y rencontrer Giovanna, nouvelle directrice de la communication. Autour d'eux gravitent les gardiens, un vétérinaire sans scrupule, un directeur mollasson, et les animaux, bien sûr, ces rescapés des décennies écoulées qui vivent entre les grilles et se dissimulent derrière les buissons.

Seul au monde

Mêlant l'individuel et le collectif, le passé et le présent, Pascal Janovjak mène son récit comme un conte, avec douceur et une forme de mélancolie. Si «le zoo

est un sanctuaire de l'innocence», il est aussi le miroir d'un siècle trouble et du rapport des humains à leur environnement. A Rome, Berlin, Londres ou Munich, la taille des zoos était supposée être proportionnelle à la grandeur de la nation... Mussolini y amènera d'ailleurs sa lionne, *Italia*, auprès de laquelle il pose pour les photos.

Mais dans les années 1970, l'Italie est à la pointe du combat antizoo. Après ceux de Turin et Milan, le zoo de Rome a failli fermer lui aussi, dans les années 1990. Rebaptisé Bioparco, il héberge aujourd'hui plus de deux cents espèces d'animaux, dont certaines en voie de disparition...

Les bêtes ont beau disparaître, elles échappent toujours à notre domination

Le zoo de Rome plonge dans cette histoire parfois tragique où se lient les destinées humaines et animales. Dans les allées vides du Bioparco, les signes de décrépitude se multiplient, certains passages sont condamnés, il règne une atmosphère désuète. Un cadre hors du temps propice aux errances de Chahine, qui y promène un douloureux secret, et à son rapprochement avec Giovanna.

On n'entrera jamais vraiment dans leur monde intérieur, tout comme les animaux demeurent cachés, à moitié hors champ. Pascal Janovjak se tient à distance de ses personnages, qu'on voit évoluer comme dans un film sépia. Il évoque les animaux avec la même pudeur, une forme de respect qui s'exprime aussi par les néologismes les désignant – signe de son refus d'en faire des objets et affirmation de leur fondamentale étrangeté.

Ainsi du tamandarin, petit fourmilier qu'on imagine proche du tamarou. Le spécimen du zoo de Rome est le dernier survivant de son espèce. Alors que les bêtes s'éteignent d'habitude en silence et loin des regards, le plan communication de Giovanna fonctionne si bien que celui-ci va drainer les foules, se décliner en produits dérivés et dessins animés, capter l'attention des artistes, écrivains et intellectuels...

Un horizon possible

Lucide et sans complaisance, le regard de Pascal Janovjak ne succombe pas à la tentation de l'ironie. Né à Bâle de mère française et de père slovaque, il a vécu au Liban, au Bangladesh et en Palestine, avant de s'installer à Rome où l'avait mené une résidence d'écriture en 2011. Auteur d'un recueil de proses et d'un premier roman, il brosse ici un tableau désabusé de notre rapport au monde qui n'est pas pour autant sans horizon.

Les bêtes ont beau disparaître, conclut-il, elles continuent d'échapper à notre domination: «C'est en toute liberté qu'elles traversaient l'histoire de leurs villes puisqu'elles n'avaient nul besoin d'une direction à suivre ou d'un sens à donner. Ce qui perdurait, en elles et à travers elles, c'était tout ce qui n'était pas écrit – tout ce qui échappait aux archivistes, tout ce qui grondait sous la peau des récits, tout ce qui grouillait dans leurs ombres.» Et si, dans l'ombre du récit de Pascal Janovjak, Chahine se perd dans les impasses du zoo et celles de ses souvenirs, *Le zoo de Rome* s'achève malgré tout par une nouvelle naissance. »

ANNE PITTELOU/LE COURRIER

» Pascal Janovjak, *Le zoo de Rome*, Ed. Actes Sud, 250 pp.



BD EXPLOSION

Thriller » Prenez une grande respiration et attachez votre ceinture. S'immerger dans *Cash Cowboys*, c'est se retrouver dans un bimoteur de tourisme sans parachute, attaqué par un Stuka au milieu d'un typhon. Amazing Ameziane, auteur français qui ne cesse de surprendre, aime les comics américains à la Frank Miller et le bon cinéma d'action suintant, rayon Sergio Leone et Tarantino. Nourri à ces deux mamelles, son dernier bébé est dodu – 200 pages –, brillard et gaillard. On y taille la bavette avec Sam Hicks, ancien SAS au service de Sa Majesté. Le baroudeur balaféré est investi contre son gré d'une nouvelle mission: infiltrer une armée privée basculant vers le côté obscur. Dessins et cadrages renversants, récit intelligemment touffu, dialogues soignés, références culturelles tentaculaires, sens du détail, cet album deviendra sans doute culte parmi les amis du genre. » SJ

» Amazing Ameziane, *Cash Cowboys*, Ed. Le Lombard.



IMPLOSION

Histoire » La vilaine fabrication du nazisme a régulièrement été source d'inspiration pour la BD. Léguaud urbi et orbi des œuvres d'exception. On pense à *Maus* de Spiegelman, à *L'Histoire des 3 Adolf* de Tezuka ou encore plus récemment à *La Tragédie brune* de Cadène et Gaultier. *Chez Adolf* prend l'intelligent parti de plonger le lecteur dans le quotidien des habitants d'un petit immeuble d'une cité teutonne. Le personnage principal est un professeur qui s'inquiète du bruit montant des bottes, hésitant entre résistance et accommodation. Ce premier tome prometteur pose la lancinante question: qu'aurais-je fait, ou pas fait, si j'avais été allemand en 1933? Album à lire, série à suivre. » SJ

» Rodolphe/Marcos/Fogolin, *Chez Adolf*, tome 1, 1933, Ed. Delcourt.



LES CHRONIQUES DE L'UNI

Souvenir fossilisé



Colin Lemoine » «Comblé le manque, boucher les trous, tenter de donner forme à un disparu: à sa manière, ce livre est une tentative de fossilisation.» Le disparu s'appelle Alain, et le narrateur tente de retracer le souvenir de cet homme profondément marquant qui fut le meilleur ami de son père. *Qui vive*, premier roman de Colin Lemoine, débute sur le souvenir confus de cet ami de la famille,

enfoui dans les «ensevelissements de la mémoire».

Le récit nous appelle alors dans cette mémoire incertaine, lointaine, celle de l'enfance, et tente de façonner le portrait moral et physique d'Alain, à coups de bribes, d'éclats de souvenirs – les traits de sa gorge masculine, cette petite voiture verte offerte au narrateur alors qu'il était enfant –, répartis sur vingt chapitres aux titres courts et intrigants. Chaque étape, dans cette écriture de la remémoration, est une occasion de questionner l'amour, la vie, la mort et l'oubli. D'un chapitre à l'autre, les mots résonnent entre eux et les idées entre elles. Sans cesse, le narrateur interroge Alain; il l'interpelle, le tutoie, le bouscule même parfois. Il touche le lecteur alors piégé dans une prise de conscience mélancolique: celle de l'impossible retour vers l'enfance et de la douleur infligée par le temps. »

JEANNE MONNEY

» Colin Lemoine, *Qui vive*, Ed. Gallimard, 115 pp.

Souffrance et démesure



Tristan Garcia signe un roman envoûtant et ambitieux. Catherine Hélié

Tristan Garcia » D'ambition, le nouveau roman de l'écrivain français Tristan Garcia n'en manque pas, comme en atteste son titre, sobrement démesuré: *Âmes. Histoire de la souffrance I*. On le sait, les écueils qui menacent un livre sont souvent proportionnels à sa prétention, et on pouvait légitimement avoir quelques craintes pour ce monstre de 700 pages. Chassez pourtant toute réserve: dans une langue opulente, envoûtante par son lyrisme, ses sonorités et ses images poétiques dont on se délecte, *Âmes* recèle une mosaïque fascinante.

Onze récits s'y succèdent, qui se déroulent chacun à une époque et en un lieu différents. Du paléolithique à l'empire Gupta, en passant par la Chine ou le Japon, Garcia multiplie les protagonistes et leurs errances, comme celle, burlesque, d'une joyeuse bande de lépreux pérégrinant en Inde à la recherche d'esclaves qui voudraient rejoindre leur cause: contracter la

maladie et devenir littéralement intouchables pour se libérer de toute servilité.

Puisant dans les mythes du monde eurasiatique, d'Homère au Râmâyana, Garcia tresse dans les marges de la grande histoire une autre épopée, celle des miséreux et des oubliés, parmi lesquels quatre âmes se réincarnent récit après récit. La souffrance n'est alors jamais considérée comme un objet inertes. Elle se noue toujours à des existences humaines, et s'imprègne de leur étroitesse comme de leur infinitude. *Âmes* n'étant qu'un premier tome, on est déjà avide de pouvoir lire la suite de cette histoire aussi exigeante qu'elle est éprise d'humanité. » JONAS WIDMER

» Tristan Garcia, *Âmes. Histoire de la souffrance I*, Ed. Gallimard, 701 pp.



COLLABORATION Le domaine Français de l'Université de Fribourg propose à ses étudiants de s'initier à la pratique du compte rendu littéraire journalistique. En partenariat avec *La Liberté*, ceux-ci se voient offrir un espace dédié où leurs chroniques paraissent régulièrement. LIB